

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice — Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

SOMMAIRE — Arrivée des Missionnaires Salésiens à Montevideo. — La propagation des bons livres. — Nos Missions: I. La Terre de Feu. II. Entrevue de Mgr. Cagliero avec le fils de Sayuhueque. III. Départ de Missionnaires pour les Cordilières et la Terre de Feu. IV. Baptêmes d'Indiens. V. La Bénédiction du Saint Père. VI. Correspondance du Brésil. VII. Encouragements d'un illustre et ancien Missionnaire. — Coopérateurs défunts en 1886.

LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

L'Esprit Saint a dit : qui trouve un ami, trouve un trésor ; un bon livre est toujours un ami et un trésor. La parole de l'homme arrive au cœur en passant par l'oreille, celle du livre en passant par les yeux. Sans doute, le livre n'a pas cette force intrinsèque dont la parole vivante est si riche, mais, en revanche, il présente, en certaines circonstances, des avantages, nous dirons volontiers, supérieurs.

Le bon livre entre jusque dans les maisons où le prêtre ne peut pénétrer ; il est toléré même par les méchants, lorsqu'il leur vient comme un souvenir ou comme un cadeau. Le bon livre ne rougit pas en se présentant, et ne vous fait pas rougir ; vous le négligez, il ne s'inquiète pas ; il vous enseigne la vérité avec calme, si vous le voulez bien lire ; méprisez-vous ses enseignements, il ne se plaint pas, mais il vous laisse le remords qui, parfois, allume plus encore le désir de connaître la vérité, tandis que, pour lui, le bon livre est toujours là pour vous en donner des leçons. Parfois il demeure tout poudreux sur une table ou sur les rayons d'une bibliothèque ; nul ne pense à lui, mais vienne l'heure de la solitude, de la tristesse, de la douleur ou de l'ennui ; vienne simplement le besoin d'un peu de dis-

ARRIVÉE DES MISSIONNAIRES SALÉSIENS à Montevideo.

Une dépêche de Dom Lasagna, chef des 30 Missionnaires Salésiens partis de Marseille le 14 décembre dernier, annonce à leur très-vénéré supérieur D. Bosco qu'ils sont tous arrivés heureusement à Montevideo samedi 8 janvier. Nous sommes heureux de pouvoir donner cette nouvelle, qui fera la joie des parents et des amis de nos Missionnaires et des Sœurs de Marie Auxiliatrice qui faisaient partie de cette expédition.

traction, soit pour se reposer d'un travail, soit pour échapper à une préoccupation anxieuse de l'avenir; aussitôt cet ami fidèle a secoué la poussière sous laquelle il semblait enseveli, ses pages se sont ouvertes, et voilà se renouveler les conversions admirables d'un saint Augustin, d'un bienheureux Colombini, d'un saint Ignace.

Le respect humain vous aurait-il rendu craintif et timide, il est pour vous plein des égards les plus discrets et s'entretient avec vous, sans donner de suspicion à personne. Familier avec les bons, il est toujours prêt à leur parler, à faire leurs délices; à tout instant il est auprès d'eux, il les accompagne en tous lieux. Que d'âmes ont été sauvées par les bons livres, combien préservées de l'erreur, combien encouragées dans le bien!

Quiconque fait cadeau d'un bon livre, quand il n'aurait d'autre mérite que de faire naître une pensée de Dieu, celui-là déjà s'est acquis un mérite incomparable auprès de Dieu. Et pourtant, combien l'on obtient mieux encore! Un livre entre dans une famille, et s'il n'est pas lu par celui auquel il est destiné ou donné, il est lu par le fils ou par la fille, par l'ami ou par le voisin.

Dans une commune, un livre passera successivement par les mains d'une centaine de personnes. Dieu seul connaît le bien que produit un bon livre dans une bibliothèque circulante, en une ville ou bien en une société d'ouvriers, ou encore en un hôpital, auquel on peut le donner comme marque de bienveillance.

Pour tous ces motifs, nous recommandons chaudement à nos lecteurs et Coopérateurs la diffusion des bons livres, sur la plus grande échelle qu'il leur sera possible. Cette œuvre de charité devient d'autant plus nécessaire, que l'impiété et l'immoralité se servent à l'envi de cette arme formidable de la presse pour faire carnage dans le bercail de Jésus-Christ, pour conduire à leur perdition et y entraîner comme par force les imprudents et les désobéissants.

Opposons donc les armes aux armes, les livres aux livres. C'est là l'un des principaux objets confiés par la divine Providence à la Société des Coopérateurs Salésiens, et nous les prions avec toute la chaleur de notre conviction et de notre zèle, de ne la point négliger. Continuez par votre bon exemple cette diffusion, rendez-la familière à vos amis et connaissances, faites-en comme autant d'apôtres

pour la propager, en y coopérant eux-mêmes. Nos librairies vous accorderont toutes les facilités possibles, car, de notre côté, nous sommes décidés à courir avec vous de toutes nos forces et au prix de tous les sacrifices sur ce chemin que nous suivons depuis 40 ans déjà.

Le Seigneur couronnera d'un heureux succès notre zèle et notre charité; avec un peu de savoir-faire et d'activité, nous trouverons centuplés nos mérites pour la vie éternelle.

NOS MISSIONS

I.

La terre du Feu.

Nous empruntons à l'excellent journal l'*Unità Cattolica* de Turin, la lettre suivante où nos Coopérateurs trouveront des renseignements précieux sur la Terre de Feu.

Buenos Aires, 10 octobre 1886.

MONSIEUR LE DIRECTEUR
DE L'*Unità Cattolica*,

Il ne déplaira pas à vos lecteurs de faire connaissance avec des terres presque inconnues au monde civilisé et sur lesquelles, cependant, le regard paternel du Père commun des fidèles, Léon XIII, s'est fixé de préférence dans ces dernières années. Je veux parler de la Terre de Feu, extrémité méridionale du Continent américain. Le Saint Siège, il y a peu de temps, l'a érigée en Vice-Préfecture apostolique, la confiant à un digne et très actif ecclésiastique de la Congrégation Salésienne. On sait que, depuis plusieurs années, cette Congrégation évangélise avec beaucoup de fruit les Pampas Argentins et la Patagonie.

La Terre de Feu est située entre les 52° 41' et 55° 11' degrés de latitude australe. Elle forme un véritable labyrinthe de canaux, détroits, anses, baies, golfes, îles et péninsules. Elle est couverte de montagnes hautes et neigeuses, d'épaisses forêts jusqu'à ce jour inexplorées. Son aspect, toutefois, varie selon les diverses parties. Les côtes, à l'ouest et au sud, sont arides et tristes; au nord et à l'est, elles sont plus favorisées de la nature. Le climat est généralement froid, brumeux, fréquent en orages. Le piémontais Jacques Bove, chargé par le gouvernement Argentin d'accomplir une mission d'exploration en 1882, a parcouru une petite partie des côtes et quelques îles; il assure que dans les journées les plus chaudes de l'été, le thermomètre ne dépasse jamais 12 degrés centigrades. Cependant l'hiver n'y est pas aussi rigoureux que nous le croyons communément; parce que, pour une même latitude, l'hémisphère austral est toujours moins froid que l'hémisphère boréal. Mais on peut dire qu'il

y règne un hiver continu, surtout à raison de l'extrême violence des vents polaires, qui y soufflent presque continuellement.

La Terre de Feu fut ainsi nommée par Magellan, à cause du grand nombre de feux qu'il y vit allumés par les sauvages. Plus tard on a cru devoir rapporter l'origine de ce nom à de nombreux volcans; mais il semble que les volcans n'y sont pas aussi nombreux que l'on avait pu le penser. On a reconnu, en effet, que l'aigrette de fumée qui paraissait s'élever au-dessus de toutes ces montagnes était tout simplement du brouillard. Les vapeurs, à l'apparition du soleil, se retirent presque instantanément sur les cimes les plus hautes, et prennent cette forme d'un panache de fumée.

La Terre de Feu est presque totalement possédée par le Chili. Une partie seulement, à l'est, appartient à la République Argentine. Cette même République possède aussi, sur le point le plus méridional de cet immense archipel, l'île des États de 67 kilomètres de longueur sur 15 de largeur, chargée d'une belle végétation, de forêts et de collines dont l'altitude va de 500 à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Tout récemment, le gouvernement argentin a fait de cette île un lieu de déportation. Il y a, en conséquence, établi un gouverneur et fait ériger un phare. A l'exception de ce point, et de la plage de Hopparo, à l'est, où les anglais ont formé un petit établissement pour ceux de leurs navires, qui se consacrent à la pêche de la baleine, à l'exception enfin de ce que l'on a nommé la mission protestante de Usciumaia, toute la Terre de Feu est habitée par des sauvages. D'Orbigny en évalue le nombre à 4,000, mais ce nombre échappe à tout contrôle, parceque, à l'exception d'une petite étendue des côtes, tout cet archipel est complètement inexploré.

Ces sauvages proviennent des Andes occidentales et de la Patagonie, ils sont divisés en tribus; les principales sont celles des Acaluffi, qui vivent épars sur le territoire compris entre le Cap Pilar et l'île Stewart; des Oua et des Iagan; ces derniers habitent les îles au sud du canal de Beagles.

Selon les relations les plus récentes, on devrait compter 3000 Acaluffi, 2000 Oua, et environ 3000 Iagan. Abrutis par la précocité du vice et par la polygamie, ils sont fort laids, d'autant plus qu'ils se peignent le visage des couleurs les plus variées. Face aplatie, front bas, pommettes saillantes, les yeux en amande comme les chinois, la tête grosse, le ventre proéminent, le corps et les jambes extrêmement maigres; en somme petits et laids, voilà leur physique.

Je vous en parle pour les avoir vus. Ils vivent misérablement et uniquement du produit de la pêche, ils courent continuellement la mer dans leurs légères pirogues. Ils dorment dans des cabanes mal construites de branchages entrelacés, et tiennent presque constamment allumés de grands feux pour rôtir le poisson, et aussi pour réchauffer leurs membres engourdis, mal couverts par des manteaux en peau de phoque ou de gua-

naco, qu'ils se procurent au moyen d'échanges avec les Tehuelches de la Patagonie.

Ils sont bons chasseurs; armés de flèches à pointe d'os ou de silex et de la fronde, ils donnent la chasse aux très nombreuses et très différentes espèces d'oiseaux de leurs forêts. Leur habileté dans le maniement de la fronde est telle que, à 30 mètres, ils atteignent le plus petit oisillon. Avec leurs flèches, soit du rivage même, soit du bord de leurs embarcations, ils percent les phoques dans la mer.

Leur naturel n'est pas féroce et leur caractère est susceptible de se plier à la civilisation. Quant à la religion, il paraît qu'ils adorent deux esprits, l'un bon et l'autre mauvais. Pour s'assurer leurs bonnes grâces, ils rendent à l'un et à l'autre le même culte; au bon, pour qu'il continue à leur faire du bien, en les pourvoyant d'aliments en abondance; au mauvais pour qu'il ne les moleste pas et ne leur cause point de dommages, soit à eux-mêmes, soit à leurs familles.

Ils croient, comme les Patagons, que les maladies sont produites par le mauvais esprit qui entre dans le corps humain, et ils ont leurs sorciers pour conjurer ce mauvais esprit. Toutefois, ils ne paraissent pas fort tenaces dans leurs superstitions; il y a lieu d'espérer qu'il ne sera pas difficile de les gagner à Jésus-Christ.

Ce saint Nom de Jésus ne doit certainement pas être nouveau pour eux, attendu qu'en 1846 il s'est produit un fait, que l'on peut à bon droit nommer providentiel et considérer comme le présage de temps meilleurs.

En cette année 1846, les vents avaient poussé dans ces mers désertes un navire français, l'*Arche d'Alliance*, commandé par le capitaine Marceau, catholique excellent et plein de ferveur. Il jeta l'ancre dans la baie de Port Gallant, attendant un vent favorable pour continuer son voyage. Le capitaine vit bientôt les sauvages accourir en grand nombre de l'intérieur des terres pour admirer son bâtiment; il les invita par des gestes courtois et pleins d'affabilité à entrer dans son vaisseau. Les indigènes se jetèrent rapidement sur leurs pirogues et furent bientôt à bord, où les français leur firent des cadeaux d'habits et d'aliments.

Le bon commandant avait avec lui son aumônier qui, tout heureux de saisir l'occasion, montra le Crucifix à ces pauvres sauvages et leur fit entendre que c'était là le Sauveur du monde, mort pour tous les hommes de la terre et qu'il s'appelait Jésus. Puis, rassemblant les marins, il leur fit chanter à plusieurs reprises les saints noms de Jésus et de Marie et fit apprendre aux sauvages eux-mêmes à répéter ces doux noms. Il fit ensuite orner d'une croix l'une des pirogues et graver sur la proue les noms de Jésus et de Marie, baptisant la pirogue *Jésus-Marie*. Le bon capitaine Marceau eut alors une nouvelle pensée. Il fit construire par ses hommes une grande croix de 30 pieds de hauteur; il y suspendit plusieurs médailles, et lui, l'aumônier et les marins se rendirent à terre et, processionnellement la tête découverte, au chant de cantiques, ils portèrent

cette croix sur un lieu élevé où ils la plantèrent en présence des sauvages, l'aumônier bénit cette croix et fit entendre aux indigènes de se mettre à genoux et de chanter: Jésus, Marie, ce qu'ils firent aussitôt avec un véritable plaisir. Mais l'*Arche d'Alliance*, et avec elle son aumônier, dûrent bientôt quitter ces rivages, abandonnant à eux-mêmes les naturels dont les voix amies les saluèrent en chantant Jésus, Marie.

Voilà de quelle manière le Sauveur du monde et sa très sainte Mère ont pris, il y a 40 ans déjà, possession de ces terres, sur lesquelles, à notre connaissance, aucun autre prêtre catholique n'est entré depuis.

Le Gouvernement argentin commence maintenant à penser à ces parties très éloignées du territoire sur lequel il étend sa domination. Il semble qu'il devrait avoir toute sollicitude pour y établir bientôt une mission catholique et, de toutes ses forces, aider le nouveau Préfet Apostolique auquel le Saint-Père, dont le cœur sait embrasser le monde entier, a confié ces terres jusqu'alors abandonnées. La Mission catholique aurait, en peu de temps, fait de ces sauvages a-brutis, d'utiles sujets de la République; elle aurait établi chez eux les habitudes plus régulières d'une vie sédentaire, et leur enseignant, avec la vraie religion, l'agriculture et les métiers de la vie civile, elle aurait, en quelques années, transformé ces déserts en de magnifiques jardins. Mais malheureusement il n'en est pas ainsi.

Dans l'établissement anglais, sur la Terre de Feu, établissement auquel nous avons déjà fait allusion, vit commodément depuis 25 ans, avec sa femme, un certain Bridges, protestant anglais bien payé et grassement entretenu par le Gouvernement britannique, en qualité de Missionnaire, non pas de Jésus-Christ, mais de la reine Victoria. Il semble que, en 25 années, avec les secours si largement abondants fournis par son Gouvernement, il aurait dû convertir à la lecture de la Bible, au moins la moitié des insulaires de la Terre de Feu. Eh bien, admirable puissance du prosélytisme protestant, en ces 25 ans, malgré les milliers de livres sterling qu'il reçoit chaque année pour son traitement, malgré l'abondance des denrées que lui fournissent les bâtiments anglais, le missionnaire protestant sa missionnaire et leurs petits missionnaires n'ont pu réussir à grouper autour d'eux qu'une quarantaine de sauvages qu'ils ont d'ailleurs, par surcroît, laissés presque nus, comme ils les avaient trouvés, et dont ils se servent comme de porte-faix et d'hommes de peine. Nous tenons ces renseignements de divers capitaines et autres personnes dignes de foi, dont, au besoin, nous pourrions citer les noms et qualités.

Eh bien, ce Bridges n'eut pas plus tôt appris la création d'une Préfecture Apostolique dans le territoire dont il a l'usufruit, qu'il courut à Buenos-Ayres et, dans cette ville, avec l'aide de ses coréligionnaires et de la maçonnerie, présenta au Congrès argentin une pétition, dans laquelle il ne réclamait pas moins que 8 lieues carrées de terrain en pleine propriété dans le lieu de sa

mission, comme récompense des services par lui rendus à la civilisation (sic!) et à la République (sic!) en ces lointaines régions!

Nul homme de bon sens n'aurait pu penser qu'une semblable pétition dût être favorablement accueillie et cela, pour diverses raisons excellentes. D'abord parceque la Constitution argentine prescrit que les indiens, les indigènes et les sauvages eux-mêmes soient civilisés en procurant leur conversion au *catholicisme* et non point au protestantisme. En second lieu, parceque le soi-disant missionnaire protestant est simplement un spéculateur qui s'enrichit lui-même et sa propre famille. Mais il est une troisième raison, qui aurait dû peser beaucoup dans les balances de la politique argentine. Ce Bridges n'est en réalité qu'un agent du Gouvernement anglais, qui, pour ne point paraître tel, arborait sur sa résidence le drapeau argentin, lorsqu'il voyait passer dans le voisinage des bâtiments argentins; le drapeau chilien paraissait à son tour, lorsque des vaisseaux du Chili se trouvaient de passage; mais, lorsque ni les uns ni les autres ne passaient dans ces parages, notre résident maintenait simplement sur sa demeure, le pavillon anglais. Cela est si vrai que, lorsque le nouveau Gouverneur argentin de la Terre du Feu prit possession de son territoire, il se plut à faire une petite surprise au rusé missionnaire de la reine Victoria, et le prit en flagrant délit de maintien du drapeau britannique qu'il lui ordonna immédiatement d'amener. Ceux dont la mémoire est fidèle se rappelleront la tentative faite, il y a peu d'années, d'élever le pavillon anglais au Chubut, dans la Patagonie. Et puis, les îles Malouines ne se trouvent-elles pas là, ces îles, qui en 1833, par un coup de main de la rusée Albion, changèrent du soir au matin et, d'argentines, devinrent britanniques?

Ces raisons et d'autres encore furent mises vivement en lumière au parlement argentin, avec la chaleur ordinaire de leur éloquence, par deux grands amis de la religion et de la patrie, les députés catholiques Estrada et Goyena, lorsque ces temps derniers, ce parlement examina la pétition dolosive; mais, sans tenir compte des raisons politiques et religieuses, de l'amour de la patrie, de l'intérêt propre lui-même, suivant seulement les inspirations de la presse libérale, qui s'était empressée de rendre l'opinion favorable au ministre anglican, et les mandats impératifs de la secte antichrétienne, le parlement argentin concéda les 8 lieues de terrain à l'agent de la reine Victoria.

Cette concession paraîtra plus monstrueuse encore, si l'on veut bien considérer que les missions catholiques de la Patagonie, en 6 années seulement, ont construit 2 belles églises, ouvert 4 collèges, dont l'un est pour les arts et métiers, le tout avec les plus grands sacrifices de personnel et d'argent; qu'elles ont fondé plusieurs associations pieuses et ont plusieurs fois, à la recherche des indiens infidèles, parcouru les déserts patagoniques, d'un côté jusqu'au delà du Rio Colorado, et de l'autre jusque par delà le mystérieux lac Nahuel-huapi et à la cime des

Andes, à 300 lieues environ de Carmen de Patagones (La lieue argentine vaut 5 kil., 154 m.).

Les pauvres fils de Dom Bosco, auxquels sont entièrement et uniquement confiées ces missions, enfoncés dans les dettes jusqu'aux yeux, exténués de fatigue, vivent dans la pénurie et cependant ils ne cessent de répandre généreusement leurs sueurs apostoliques; pour lui, le ministre protestant, bien payé par son gouvernement, regorgeant de tous les biens de la terre, jouissant des délices de la famille, tandis qu'il s'enrichit chaque jour davantage par le travail de ses pauvres convertis, ou pour mieux dire de ceux qu'il a pervertis, reçoit, en récompense de ses spéculations sans noblesse, 8 lieues carrées de terrain qui, couvertes de troupeaux, lui rapporteront des millions. Pasteur de pourceaux et de bêtes à cornes et non point pasteur d'âmes, comme s'est écrié un député!

II.

Entrevue de Monseigneur Cagliero avec le fils de Sayuhueque.

Le 9 juillet 1886 se présentait au parloir de notre maison de Patagones l'un des fils du Cacique Sayuhueque, accompagné de l'un de ses parents et de l'interprète Giovanni Salvo, et il demandait à parler à Sa Grandeur Mgr. Cagliero. On alla chercher Monseigneur, et, dans l'intervalle, un Salésien conduisit les étrangers visiter la nouvelle église où l'on achève de très belles peintures murales, et ensuite notre collège. De retour au parloir, où Monseigneur attendait depuis quelque temps, le fils du Cacique dit à Sa Grandeur, par l'entremise d'un interprète :

— Monsieur, avant tout, je vous présente le salut le plus cordial de la part de mon père et de toute notre tribu, qui se trouve à présent en repos et en bonne santé. Nous connaissons un peu la religion des chrétiens; nous savons apprécier les Ministres de Dieu et spécialement Monsieur l'Evêque. C'est pourquoi nous sommes venus le visiter et le saluer. — Ensuite il sortit de sa poche une carte de visite du Commandant Vincenzo Saciar, dans laquelle ce dernier recommandait à Monseigneur un de ses protégés, autre fils de Sayuhueque, le priant de le recevoir dans notre collège en qualité d'externe, pour faire son éducation.

Monseigneur accueillit cette visite avec la douce cordialité, l'affectueuse bienveillance qui le caractérisent; il prit connaissance des quelques mots tracés sur la carte de visite et dit au fils du Cacique, que dès ce jour même le collège était ouvert pour son jeune frère et qu'il pourrait nous l'envoyer dès qu'il lui plairait. — Lorsque vous serez de retour à la tribu, ajouta-t-il, présentez mes félicitations à votre père et à Mr. le Commandant. Dites-leur que nous sommes ici tout prêts à leur rendre service, soit en leur envoyant quelques prêtres pour enseigner aux enfants les choses de Dieu, soit pour les aider en tout ce qui peut dépendre de nous.

— Je le sais, répondit le fils de Sayuhueque, vous faites beaucoup en faveur de notre nation. C'est pourquoi nous nous sommes bien réjouis de voir les prêtres baptiser nos fils et tous les petits enfants de la tribu.

— Bien, dit Monseigneur. A quel chiffre s'élève la population de votre tribu?

— Nous sommes 1700, grands ou petits.

— Oh! vous êtes fort nombreux.

— C'est vrai, Monsieur.

— Y a-t-il dans votre région d'autres tribus nombreuses?

— Oui, Monsieur; celle de Yancuche; cette tribu ne compte pas moins de 800 hommes.

— Y en a-t-il beaucoup parmi vous qui soient déjà chrétiens?

— Oui, Monsieur, nos adultes ne le sont pas encore, mais les enfants le sont déjà; cette année même deux jeunes missionnaires les ont baptisés. Parmi les anciens de la tribu, mon propre père a été fait chrétien à Buenos-Ayres, étant encore tout jeune; on lui donna le nom de Valentino Alsina.

— Fort bien, dites à votre père qu'il faut que nous allions, le père Dominique et moi, passer quelque temps auprès de vous; il peut arriver même que je lui envoie deux sœurs pour faire la classe aux jeunes filles. Alors nous disposerons à recevoir le baptême tous ceux qui le voudront; vous n'aurez qu'à nous préparer quelques lieux couverts où nous puissions réunir les gens de la tribu afin de les instruire.

Cela dit, Monseigneur tendit la main à son interlocuteur, comme pour prendre congé. Mais, celui-ci marqua par son attitude qu'il avait encore quelque chose à dire; et l'interprète nous traduisit les paroles suivantes: — Si vous me le permettez, Monsieur, je désire ajouter encore un mot.

— Pourquoi non? Tout à votre aise, parlez en toute liberté.

— Monsieur, je viens vous faire une proposition de la part de mon père; il m'a chargé de vous faire savoir qu'il désire que vous lui envoyiez un prêtre pour s'établir auprès de nous et instruire nos enfants.

Monseigneur était loin de s'attendre de la part de cet homme à une demande de ce genre; il resta tout surpris et charmé de son bon cœur; mais il se hâta de répondre:

— De mieux en mieux, ce désir d'instruction et d'éducation me plaît beaucoup; il faut que nous fassions pour vous tout cela. Nous vous enverrons un prêtre et, bien que pour le moment il ne puisse se fixer définitivement auprès de vous, il viendra très souvent vous visiter.

— Je vous suis très reconnaissant, Monsieur, dit le fils de Sayuhueque; ce que nous demandons nous est nécessaire, parceque nous vivons déjà au milieu des chrétiens et, par ce motif, nous devons faire notre éducation.

Monseigneur, après avoir renouvelé les compliments et les souhaits, après avoir de nouveau recommandé au visiteur de transmettre ses meilleures salutations au Cacique son père et au Com-

mandant Saciar, prit enfin congé, non sans charger un salésien d'avoir soin des deux étrangers.

On les conduisit donc au réfectoire, où les attendait une modeste collation; il partirent très reconnaissants, en promettant de revenir encore voir Monseigneur et s'entretenir avec lui.

III.

Départ de Missionnaires pour les Cordillères et la Terre de Feu.

MON CHER DIRECTEUR,

Je me sépare de vous pour quelques mois; mais non point pour des années. Après demain, je pars pour la Mission des Cordillères et du Chili. Le commandant de l'escadre du Rio Negro Mr. Rivadoura m'a offert le passage gratis sur le vapeur *Limay*, pour un parcours de 100 lieues, c'est-à dire, jusqu'à la Boca, où se trouvent déjà Dom Milanesio et Dom Panaro avec 30 chevaux, et où nous attend le cacique Sayuhueque, pour instruire et baptiser sa nombreuse tribu. Zanchetta me servira de domestique et j'emène aussi deux péons pour les chevaux. D. Daniel et D. Pestarino viendront après nous s'établir au milieu de ces indiens néophytes, pour les instruire et en faire de bons chrétiens.

Dom Fagnano est arrivé ici de Buenos-Ayres avec le vapeur *Villarino*, il partira avec l'escadre d'exploration et 25 soldats pour la Terre de Feu.

Au moment du départ, il y a eu un dîner auquel j'ai été invité par le commandant Spoor, sous le beau pavillon de 4 gros noyers, dont l'ombre ici n'est pas nuisible, et au souffle tranquille du zéphir de notre printemps.

Dans le seul mois d'octobre, j'ai eu la consolation d'enregistrer environ 1000 communions faites sur les deux rives du Rio Negro par les enfants des deux sexes et par les dames de l'apostolat du Sacré-Cœur.

Saluez Dom Bosco, tous nos amis, et spécialement Mr. le chanoine Molinari, le Chapitre et tous les habitants de notre cher Oratoire.

Priez pour votre très affectionné

† JEAN, Evêque.

Patagones, 12 novembre 1886.

IV.

Baptêmes d'Indiens.

Patagones, 19 novembre 1886.

TRÈS CHER ET RÉVÉRÉ D. BOSCO,

Monseigneur est parti vendredi 12 courant, à 7 heures du matin, sur le petit vapeur *Limay* de l'escadrille du Rio Negro. Au moment où le bateau se mettait en marche, Monseigneur nous a tous bénis du haut du pont. Le temps était des plus beaux; comme par un miracle, le vent accoutumé ne soufflait pas.

Monseigneur sera, avec l'aide de Dieu, sur le territoire Chilien en février ou en mars. Son absence doit durer 5 ou 6 mois.

Deux heures après, sur le *Villarino*, partait aussi Dom Fagnano. Ma dernière lettre vous a fait connaître qu'il est l'un des membres de la Commission d'exploration de la Terre de Feu et des îles adjacentes.

Dom Fagnano débarquera dans le golfe St. Sébastien, au nord-est de l'île principale, il a l'espoir de la parcourir tout entière en quatre mois. Tout en reconnaissant quel est le point le plus favorable pour établir sa mission, il ne négligera rien pour la conversion de ces pauvres sauvages. Il vient encore d'emprunter 5000 fr. pour emporter avec lui un ballot de vêtements à distribuer aux sauvages, afin de les attirer ainsi, ou du moins d'entrer en relations avec eux.

La tribu des Oua, au milieu desquels se rend le Préfet apostolique est hostile aux chrétiens. Déjà cette tribu s'est opposée au débarquement des soldats; ses armes sont l'arc et la fronde. Peut-être s'opposera-t-elle à la mission. Cependant il s'attend à un bon accueil, soit en raison des prières déjà faites pour obtenir de Dieu leur conversion, soit aussi parce qu'il a conscience, nous dit-il, de se sentir poussé par une force supérieure à entreprendre cette mission. Il est persuadé que telle est la volonté du Seigneur. Son projet est de planter sa tente au milieu des Ouas qui vivent dans le centre de l'île, sur le versant oriental d'une chaîne de montagnes qui doit diviser cette île en deux parties; il compte établir aussi une succursale plus au midi, dans la tribu Niagan, soumise à la mission des protestants.

Vous le voyez, nos missionnaires sont en pleine activité.

Restent, ici à Patagones, Dom Piccono chargé de la paroisse et de la direction du collège, et, pour un mois encore, Dom Daniel, pour lequel on prépare un Rancho en Chinchinal avec les indiens de Sayuhueque, à Roca ou Malbarco, comme notre bien-aimé Monseigneur le jugera le mieux.

A Viedma sont actuellement Dom Fazio et Dom Pestarino, pour la paroisse et les classes. Au retour de Dom Remotti, qui donne une mission en divers points du Rio Negro, D. Daniel et Dom Pestarino partiront pour aller rejoindre Monseigneur, Dom Milanesio, Dom Panaro et les trois catéchistes, pour les aider à instruire et baptiser les 1500 Indiens de Sayuhueque.

Pour moi je reste au gouvernail, comme substitué du grand capitaine. Monseigneur m'a nommé *coram populo*, gouverneur des Missions du Vicariat, durant son absence, avec toutes les facultés et privilèges qu'il a reçus de Rome, avec droit de les communiquer. Dieu veuille que je ne m'écarte en rien de la voie qui m'est tracée et demeure fidèle à la consigne reçue. Il faut que je me mette véritablement à travailler avec zèle pour maintenir enflammé l'amour de Dieu, que Monseigneur a su faire naître en beaucoup de cœurs. Ainsi, Monseigneur, à son retour, aura des consolations et non point des déceptions.

Permettez-moi de vous dire aussi que je trouve une satisfaction pieuse, une joie toute spirituelle à me voir revêtu du pouvoir d'administrer même le sacrement de la Confirmation, faculté qui peut être communiquée par l'Évêque, avec la permission de Rome, et que Monseigneur m'a aussi délégué. Peu de prêtres pourront dire : j'ai donné la Confirmation sans être Evêque ! — Vanité ! pourra dire quelqu'un ; mais, si, comme je l'espère, quelques personnes confirmées par moi s'envolent au Ciel, le front ceint, grâce à ce Sacrement, d'une nouvelle auréole de gloire, combien ne prieront-elles pas pour moi là-haut !

En attendant, le premier usage que j'ai fait de mes pouvoirs a été de disposer que, jusqu'au retour de Monseigneur, on ajouterait à la messe la collecte *pro fidei propagatione*, et que l'on dirait chaque jour à la même intention un *Pater, Ave et Gloria*.

Vous désirez, sans doute, quelques détails sur les indiens baptisés soit à Bahia Blanca, soit ici-même, soit à Viedma. Une de mes précédentes lettres vous a déjà signalé ces baptêmes. Voici donc une courte relation de ces trois cérémonies.

Le 27 août dernier, après avoir reçu la bénédiction de Monseigneur, notre cher Dom Milanésio partait avec 2 catéchistes pour une mission dans la zone du Rio Colorado, tout le long de ses rives. Le trajet total n'était pas moins de 250 lieues, en plein désert. Notre confrère a eu fort à souffrir de la soif, ne trouvant, sur sa route, qu'une eau saumâtre et nauséabonde, dont les chevaux eux-mêmes ne veulent pas boire. De Patagones à Colorado, inutile de chercher ne fût-ce qu'un seul puits d'eau douce. Notre confrère allait de stations en stations et presque de rancho en rancho, devant nécessairement se prêter aux exigences un peu tyranniques de ces pauvres gens ; heureux de se faire tout à tous pour attirer à Dieu quelques âmes.

Comme de coutume, le saint Sacrifice était célébré dans des cabanes, fort rarement en des chambrettes un peu convenables. Avec de la constance et beaucoup de patience, le missionnaire réussissait à réunir une petite clientèle d'enfants indiens et quelques adultes, pour les instruire de la religion et les disposer aux sacrements.

Si, dans cette mission au Colorado, notre confrère n'a pu recueillir les fruits abondants qu'il désirait son âme sacerdotale, il n'a pas laissé, cependant, de faire d'abondantes semailles, et la parole de Dieu ne tombe jamais en vain. Ses fruits paraîtront à son heure et d'autres iront faire la moisson.

Son œuvre se trouvait déjà terminée dans ces parages et notre confrère se préparait au retour, lorsque parvinrent à Monseigneur des télégrammes, dans lesquels le digne curé de Bahia Blanca, D. Francisco Oreira, l'un de nos amis et zélé Coopérateur, le suppliait, avec les plus vives instances, de lui envoyer quelques missionnaires pour l'aider à l'occasion de la fête solennelle de Notre-Dame de la Merci, patronne de cette ville naissante.

Dom Milanésio se trouvait à moitié chemin, c'est donc à lui que l'on transmit l'ordre d'aller à Bahia. Il profita du courrier qui passait par ce point pour le service des postes et, laissant ses chevaux à la garde des deux catéchistes, il put arriver à Bahia le 23 septembre au soir, veille de la solennité. Les deux catéchistes dont je viens de parler sont deux jeunes gens que notre confrère a ramenés du Chili, l'an dernier ; ils le servent admirablement.

Le soir même, Dom Milanésio était au confessional et, soit alors, soit dans la matinée du lendemain, il put entendre beaucoup de fidèles, dont plusieurs italiens, et leur distribuer ensuite la sainte Communion. Aux vêpres, notre confrère fit le panégyrique de Notre-Dame de la Merci ; la satisfaction fut universelle, et Dom Francisco voulut céder au missionnaire l'honneur de présider la procession.

Le lendemain, curé et missionnaire se rendirent à une *estancia* assez éloignée de l'agglomération principale. Là, une cinquantaine d'indiens de la tribu d'Ancalao s'étaient réunis pour attendre le missionnaire.

La maîtresse de maison doña Merced Ancalao, indienne déjà baptisée, les reçut avec beaucoup d'égards et s'empressa de faire donner avis à toute sa maison, pour la présenter aux missionnaires et fixer l'ordre des instructions que Dom Milanésio se proposait de leur donner durant quelque jour.

Pour la commodité de ces sauvages, qui soupiraient après le jour auquel il leur serait donné de recevoir le baptême, on prépara, en deux parties distinctes des bâtiments, une chambre décente pour les réunions.

Je ne vous dirai rien de la bonne volonté, de l'attention, de la docilité enfantine de ces pauvres gens ; je ne saurais trouver des expressions suffisantes. Ils rendent en cela des points à bien des personnes nées et élevées au sein de la civilisation.

Dom Milanésio était secondé par le digne Curé et par son Vicaire ; il catéchisait, et eux s'en allaient trouver les récalcitrants ou les négligents et les lui amenaient.

Le temps me fait également défaut pour vous raconter certains épisodes plaisants et quelques traits d'esprit, où se révèlent l'intelligence naturelle et le caractère éveillé de l'esprit du Patagon.

Après avoir ainsi passé 8 jours à les instruire des vérités de notre sainte Religion, Dom Milanésio crut pouvoir admettre ces néophytes au saint baptême ; il fixa donc le lieu et l'heure de la cérémonie. Elle devait s'accomplir dans l'*estancia* de doña Merced, et de grand matin.

Doña Merced serait marraine pour présenter les femmes au saint Baptême, et Mr. le Curé lui-même serait le parrain de ceux des hommes qui n'auraient pas un parrain spécialement désigné.

Les indiens furent, selon les prescriptions du rituel, divisés en deux groupes. La cabane même de la propriétaire avait été transformée en chapelle et c'est là que commença la cérémonie.

Avant de verser sur leur tête l'eau sainte de la régénération, on demandait à chacun, dans la langue de ces tribus : *Cupa cùchaloncogemu ?* Voulez-vous être chrétien ? Et eux aussitôt de répondre d'un air joyeux, le visage rayonnant de bonheur : *Mai, padre* : oui, mon père.

Le missionnaire les engagea tous à se repentir de leurs fautes et à promettre de vouloir, pour l'avenir, vivre en bons chrétiens, afin de mériter, après leur mort, d'être toujours avec Dieu. A cette exhortation, d'une seule voix, ils répondaient tout émus : *Mai, Padre, cùpamun* : Oui, Père, nous le voulons. Tous furent alors baptisés au nombre de 48. On remarquait au milieu d'eux trois femmes dont les âges additionnés formaient un total de plus de deux siècles et demi. Deux avaient 80 ans et une, Francisca Raminqueo, n'en comptait que la bagatelle de 110.

La semaine suivante fut consacrée à les préparer à la première Communion, qu'ils firent avec la plus grande dévotion, divisés aussi en deux groupes.

La sainte Messe fut célébrée d'abord dans le rancho de doña Merced, et ensuite dans celui de Bernardo Mordaglia, négociant italien ; M. le Curé célébra lui-même successivement dans ces deux endroits pour les uns, tandis que pour les autres, son vicaire célébrait à son tour, Dom Milanesio se trouvant occupé à faire répéter aux néophytes, en dialecte indien, les actes avant et après la Communion.

C'est, en ce pays, une coutume invétérée de *tomar mate*, boire le maté dès que l'on a ouvert les yeux, et il fallut toute la bonne volonté et toute l'autorité de la señora Merced et de Dom Bernardo, pour tenir ces néophytes à jeun jusqu'après la Messe. La première défendit d'allumer du feu ; le second tint fermé son négoce. La cérémonie se termina par la distribution de quelques médailles et images aux 65 indiens des deux sexes qui avaient fait la communion, et les trois prêtres s'en retournèrent satisfaits et joyeux à la paroisse de Bahia, *laudantes et benedicentes Deum*. En mettant le pied sur le seuil de la cure, ils y trouvèrent doña Merced et quelques autres néophytes qui les avaient prévenus et voulurent leur offrir des œufs, comme un gage de leur reconnaissance, en les priant de venir encore les visiter quelquefois.

Cette mission d'un mois donna comme résultat 54 baptêmes d'indiens adultes et 8 d'enfants ; 6 mariages et 160 communions.

Pour ce qui concerne Bahia Blanca, nous devons une parole d'affectueuse gratitude au très zélé Dom Francisco Oreira, sans oublier son très digne coadjuteur Dom José Arrosa. Toute notre reconnaissance leur est bien légitimement acquise pour l'aide inappréciable qu'ils nous ont donnée, les attentions qu'ils ont eu pour nous et la cordialité vraiment fraternelle, avec laquelle ils accueillent toujours les missionnaires salésiens à leur passage. Ils méritent une place spéciale avec nos bienfaiteurs dans le cœur de votre paternité et de tous les Salésiens.

Doña Merced mérite aussi une mention des plus honorables devant Dieu et devant l'Eglise. Dom

Milanesio écrivait à son sujet : « Cette femme indigène appartient à la famille du cacique Ancalao ; l'autorité dont elle jouit auprès de ceux de la tribu est des plus grandes. Elle nous a beaucoup servi. Elle nous a prêté sa maison pour la célébration des saints offices, jetant tous ses meubles dans la cour ; elle rassemblait autour de nous les indigènes et les encourageait à devenir chrétiens.

Les indiens, dans leur langue, tutoient tout le monde ; dans sa simplicité, cette femme chrétienne ne se départait pas de cet usage et me tutoyait moi-même et tous les autres prêtres.

Un jour, invitant le bon Curé à descendre de voiture pour entrer dans la maison, elle lui disait : — Que tu es bon d'être venu me voir.

— Merci, nous sommes venus pour chercher à donner le baptême à ceux de vos gens qui sont infidèles.

— Fort bien. Et tu me les baptises gratis ?

— Oui, gratis, le missionnaire n'exige aucun paiement pour cela.

— A merveille ; demain à l'heure que tu m'indiqueras, je rassemblerai ici-même tous ceux qui ne sont pas baptisés.

Au moment de l'administration du baptême, lorsque le parrain d'un ou de plusieurs néophytes manquait, cette bonne indienne disait au Curé ou à son Vicaire présents à la cérémonie :

— Vois, un tel et un tel n'ont pas de parrain ; tu me feras le plaisir d'être toi-même leur parrain, n'est-ce pas ?

Et ceux-ci de la contenter, et doña Merced de regarder avec un air de complaisance ces bons indigènes et de faire passer sur ses traits son meilleur sourire.

Désireuse de reconnaître en quelque manière le bienfait que ces pauvres gens recevaient, n'ayant rien autre à nous offrir, elle nous apportait de temps en temps une demi douzaine d'œufs. Que le Seigneur bénisse la simplicité et le bon cœur de cette femme, et qu'il lui rende le centuple de ce qu'elle a fait pour la mission.

Pendant que Dom Milanesio donnait la mission aux indiens de Bahia, à Viedma et ici, nous nous occupions activement à instruire d'autres indiens de la tribu de Sayuhueque. Je veux parler des hommes de peine que le Gouvernement emploie les uns à faire des routes et autres travaux publics dans ce qu'il appelle, assez pompeusement, la capitale du territoire du Rio Negro ; les autres à construire une digue et à réparer les avaries des bateaux de l'escadrille nationale.

En somme, une cinquantaine d'hommes ou de jeunes hommes dans la fleur de leur âge et du développement de leurs forces et qui, d'après leur mine, donneraient bien des désagréments aux soldats argentins, s'ils étaient encore libres et maîtres d'eux-mêmes sur leur cheval de bataille.

Nous devons une louange méritée aux autorités militaires de Viedma, pour avoir permis aux missionnaires d'approcher et d'instruire patiemment ces pauvres créatures dans leurs propres *loldos* pendant quelques dimanches, uniques jours de

repos. Mais surtout les autorités de l'escadrille nationale de Patagones méritent un éloge spécial pour le mode empreint d'une courtoisie toute chevaleresque, par lequel elles répondirent à l'invitation de Monseigneur.

Après avoir habillé tout exprès leurs 23 sujets d'un uniforme tout battant neuf, avoir veillé à leur tenue d'ordre et de propreté, de manière à les faire prendre, non pour des indiens, mais pour des marins de l'Europe, chaque jour, à l'heure fixée, elles nous les envoyaient, en les faisant accompagner par leurs surveillants, dans l'église paroissiale et les y laissait à notre disposition tout le temps voulu.

Dom Milanésio, dès son arrivée, prit sur lui cette œuvre, à raison de la nécessité de faire les instructions en langue indienne. Telles furent la bonne volonté, l'attention et la docilité de ces chers jeunes hommes, qu'en trois jours ils furent suffisamment préparés, non seulement pour le saint Baptême, mais encore pour la Confirmation et pour la première Communion.

Le dimanche 24 octobre avait été fixé pour la cérémonie; quelques moments après le son de l'*Angelus*, les néophytes et leurs parrains, conduits par Mr. le Commandant en second de l'escadrille, accompagné d'un officier d'ordonnance, arrivèrent à l'église paroissiale. L'officier d'ordonnance servit ensuite de parrain à la Confirmation, de concert avec notre ancien ami Monsieur Marcellino Crespo, l'un des premiers habitants de ces terres.

Les catéchumènes se rangèrent en demi cercle, n'écrivait les noms qu'ils voulaient prendre et ensuite, assisté d'un autre prêtre et d'un acolyte, Dom Milanésio lui-même accomplit les prescriptions du rituel.

La foule des fidèles allait grossissant dans l'église; le baptême était à peine terminé que Monseigneur commençait l'administration du Sacrement de Confirmation. Ensuite déposant la chappe, pour revêtir la chasuble, Sa Grandeur commença la sainte Messe, durant laquelle nous étions profondément émus d'entendre les voix mâles de ces néophytes répéter, dans leur idiôme, les prières que Dom Milanésio leur suggérait pour les préparer à la sainte Communion.

Ce fut un spectacle vraiment imposant, et capable d'arracher les larmes aux cœurs les plus insensibles, que celui de la communion de ces 23 néophytes. D'un air grave, les yeux pleins de modestie, le maintien plein de respect et de dévotion, ils s'avancèrent ensemble à la table sainte et, se prosternant devant le très saint Sacrement, ils répétèrent par trois fois le *Domine, non sum dignus*, qu'on leur soufflait en indien. Impossible de vous dire toutes les affections et tous les sentiments qui se pressaient dans les cœurs et les enlevaient, pour ainsi dire, à eux-mêmes, au moment où le Dieu fait homme, réduit par amour pour nous à se voiler sous les humbles apparences du pain, s'unissait si tendrement à ces âmes lavées, quelques instants à peine auparavant, dans les eaux salutaires du baptême et tout aussitôt après fortifiées par l'onction sacrée

du saint Chrême. Il est pour le cœur de ces émotions que le sentiment seul peut faire revivre pour la mémoire; mais que la plume est impuissante à décrire. Toujours sous la direction de Dom Milanésio, les néophytes firent avec dévotion l'action de grâces, à haute voix; le saint Sacrifice terminé, Monseigneur leur adressa quelques paroles brèves, mais ardentes, pour les encourager à conserver leur innocence et à persévérer dans toutes leurs bonnes résolutions. Ces exhortations furent aussitôt après reproduites en indien par Dom Milanésio.

Ainsi prit fin la cérémonie à l'église. A la sortie, les indiens tout joyeux, au milieu des vivats de nos jeunes gens, furent accompagnés en un petit réfectoire où, avec leurs parrains et Monseigneur, ils passèrent joyeusement une demi-heure à prendre un excellent chocolat, préparé en leur honneur.

Cependant Monseigneur distribuait à chacun la médaille de Notre-Dame Auxiliatrice, que tous reçurent de ses mains avec reconnaissance, y compris même le commandant Mr. Oliva Hippolyte, qui voulut même la tenir à la main pour figurer dans la photographie de ce groupe magnifique de premiers communians. Il conserverait toujours, disait-il, cette médaille comme le précieux souvenir d'un jour si solennel et si beau.

L'Administration voulut concéder aux néophytes une ration bien meilleure et plus abondante que de coutume et une entière liberté pour toute cette journée, qu'ils employèrent à passer le Rio Negro pour s'en aller aux *toldos* de leurs compagnons, les exhorter à accourir de bon cœur le lendemain à l'église pour goûter, eux aussi, cette sainte joie qu'ils venaient d'éprouver.

Le jour suivant, en effet, nous nous rendions de bon matin à Viedma pour le baptême de 24 autres indiens de la tribu de Sayuhueque.

Le commandant de la garnison du Rio Negro était parrain, la marraine était son épouse. Nous trouvâmes, à notre arrivée, les indiens disposés déjà sur deux files, le long de la nef de l'église, Dom Milanésio prenait les noms que chacun désirait porter. Notre cœur se serra bien fort à la vue d'une telle misère. Des hommes de 30 à 50 ans portant les traces de bien des souffrances et plusieurs les cicatrices de blessures reçues, il y a peu d'années sans doute, alors que, libres encore, ils étaient la terreur des pays d'alentour. Misérablement enveloppés de pauvres haillons sales, mal chaussés, ils faisaient peine à voir et quelques-uns même n'avaient que des caleçons et une chemise!

Le cœur ardent de Monseigneur ne put tenir à ce navrant spectacle et, sur l'instant même, il envoya faire emplette d'une douzaine de ponchos, dont il voulut ensuite, de ses propres mains, revêtir les plus misérables, pendant que l'on poursuivait les cérémonies du baptême.

Cette cérémonie fut de tout point semblable à celle que nous venons de décrire; la réfection fut la même et une médaille fut aussi laissée à chacun d'eux, comme souvenir de ce beau jour.

Profondément impressionné par ce spectacle, le commandant, homme sérieux et tout adonné à l'étude, ne put s'empêcher de s'écrier : Là se révèle la divinité du christianisme. C'est ici que l'on apprend l'utilité de cette religion catholique qui concilie et rapproche, sans les détruire ou les diminuer, mais en les ennoblissant au contraire, les diverses conditions de la société.

Le photographe prit ensuite ce nouveau groupe, et Monseigneur congédia ses chers néophytes, les invitant à crier avec lui : Vive Léon XIII, vive le parrain, vive la marraine. Ils ajoutèrent d'un élan tout spontané : — Vive Monseigneur !

Le commandant ému donna l'ordre de doubler ce jour là la ration, et de laisser les hommes en repos. Nous voudrions voir de telles cérémonies se répéter souvent, bien cher Dom Bosco, ce serait là l'unique moyen de préparer pour ces pauvres terres, une véritable prospérité.

J'aurais voulu, dans cette lettre, vous envoyer quelques photographies représentant les deux groupes d'indiens baptisés ; mais la *Regina Margherita* nous a conduit à Buenos-Ayres un bien vilain étranger, le choléra. Il semble même qu'il a pu trouver à s'établir à la Boca et quelques autres lieux. Je crains, en conséquence, que ma lettre ne vous arrive toute coupée, et je garde les photographies pour des temps meilleurs. Tout en vous écrivant, je pense que le temps magnifique avec lequel est parti Monseigneur avait été tout exprès ordonné pour lui par Dieu, puisque, depuis ce jour, le ciel s'est couvert de nuages et la pauvre Carmen de Patagones s'est trouvée baignée de la belle manière. Nous sommes presque devenus de véritables poissons. L'eau pleut de tous côtés dans notre maison. De l'eau dans le dortoir, de l'eau dans les classes, de l'eau dans le réfectoire, dessus, dessous, partout de l'eau. Il faudra bien cependant réparer en quelque manière les dégâts de ces affreux orages, si nous ne voulons pas demeurer sous les ruines de ces misérables cabanes ! Des dépenses encore et toujours des dépenses, alors que nous avons peine à faire face à nos échéances ! Mais, il n'importe, le démon ne nous aura pas vaincus pour 4 ou 5 milliers d'écus ; Dieu s'en chargera. Nous nous recommandons tous à vos prières, et vous serons reconnaissants de nous recommander aussi à nos chers et si charitables Coopérateurs salésiens et, pour vous, comme pour eux tous, nous demandons à Jésus et à Marie Auxiliatrice leurs meilleures bénédictions en ces fêtes de Noël, et l'heureux commencement d'une nouvelle année.

Votre très affectionné en Jésus et Marie
ANTOINE RICCARDI, prêtre.

V.

La Bénédiction du Saint-Père.

ILL^{me} ET RÉV^{mo} MONSEIGNEUR,

Selon les désirs de votre Révérence, je me suis acquitté avec soin de la bien agréable mission de faire connaître au St. Père les heureux progrès des Missions salésiennes.

Le cœur du Souverain Pontife en a été visiblement ému et consolé, et il a eu des paroles d'éloge pour votre Révérence et pour tous ceux qui, avec un zèle vraiment apostolique, vous aident à propager le règne de Jésus-Christ. Il vous donne à tous la bénédiction que vous demandez. Pour moi, en vous faisant connaître les sentiments de notre Chef suprême, je me réjouis surtout avec vous de tout ce qui s'est fait et, prêt à tout ce que vous pouvez attendre de mon office de protecteur, je souhaite à ces missions un développement toujours plus considérable. Avec une profonde et bien affectueuse estime, Monseigneur, je vous baise respectueusement les mains.

De votre Révérence

Le tout dévoué en Jésus-Christ

L. M. CARD. VIC.

Protecteur des Salésiens.

Rome, 23 août 1886.

VI.

Correspondance du Brésil.

TRÈS AIMÉ ET TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE,

Je suis heureux de pouvoir vous offrir deux présents qui, je l'espère, seront bien agréables à votre cœur paternel.

Le premier consiste en 8 photographies. Savoir des vues de la ville de St. Paul et de ses environs, vues prises du collège ; le lycée des arts et métiers, le sanctuaire du Sacré-Cœur, un groupe de nos jeunes élèves et enfin un autre groupe de 6 Salésiens qui entourent l'image de leur cher Dom Bosco. Ces photographies vous permettront de vous faire une idée de la beauté du champ que la Providence nous a donné à travailler, et de l'insuffisance du personnel dont nous disposons pour cette entreprise.

Le sanctuaire du Sacré-Cœur, avec le lycée, sur les rives du Rio Tieté, sur les bords duquel vivent des hordes de sauvages... en une province où les esclaves se comptent par milliers.... en une ville où les enfants abandonnés abondent malheureusement, c'est bien là certes l'œuvre de la Providence ; aussi j'espère que notre Inspecteur Dom Lasagna n'aura pas manqué d'éloquence pour soutenir la sainte cause, et qu'il nous reviendra bien pourvu de moyens matériels et de personnel.

Dès à présent, je vous envoie, bien aimé Père, mes remerciements les plus vifs pour la part qui m'est réservée dans ces secours et qui, je l'espère, sera celle de Benjamin.

Quel sera maintenant le second présent ? C'est une excellente nouvelle à vous donner.

Le 15 novembre dernier, nous avons eu la très haute faveur de recevoir une visite de leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice du Brésil, accompagnés du Ministre de l'agriculture, du Président de la province et d'autres personnages. Sa M. Don Pedro II, malgré son âge avancé voulut visiter tout, l'église, les 4 laboratoires, les classes, les dortoirs, tout le bâtiment, la cour et

le terrain attenant. Il me demanda les renseignements les plus minutieux sur les enfants et sur la méthode d'enseignement. Je restai tout confus de la manière affable dont il nous traita. Je le fus encore plus, lorsque, par deux fois, il me dit : « Qu'il aimait beaucoup notre œuvre et qu'il connaissait D. Bosco et sa Congrégation. »

Un de nos orphelins dit, avec beaucoup de goût, une adresse, offrant à leurs MM. le livre des observations météorologiques de Colon, préparé tout exprès avec la photographie des enfants du lycée.

Le chant d'un hymne, bien simple, mais d'un agréable effet, on me l'a dit du moins, car nul n'est juge dans sa propre cause, suivit le compliment et j'offris à leurs MM. le diplôme de Coopérateurs Salésiens. Nos gracieux souverains le reçurent avec beaucoup de bonté et nous quittèrent, non sans nous laisser des preuves indubitables de leur sympathie pour notre œuvre. Aussi le 15 novembre 1886 figurera-t-il parmi les jours les plus heureux pour notre lycée.

Tels étaient, bien aimé Père, les deux cadeaux que je voulais vous présenter, comme les étrennes que vous envoyiez pour la Noël vos fils de Saint Paul. Je veux d'ailleurs ajouter ici d'autres bonnes nouvelles.

Le 28 octobre fut aussi un très beau jour pour nous. Notre Evêque diocésain, qui a tant de ressemblance morale avec D. Bosco, est venu passer ce jour avec nous. Nous donnâmes en son honneur le premier tournoi littéraire et musical de nos élèves, et, à la fin de la séance, Monseigneur nous adressa quelques paroles d'encouragement.

Les heureux commencements et les progrès du lycée du Sacré-Cœur ont fait venir l'eau à la bouche de plusieurs messieurs des deux villes de Tanbate et Campinace; ils voudraient le voir reproduit chez eux et, en conséquence, recevoir une promesse de personnel....

Avant hier (30 novembre), nous avons commencé la neuvaine de l'Immaculée, avec instruction et bénédiction le soir, suivie d'un cathéchisme, pour préparer une trentaine d'enfants à la première communion et disposer, en même temps, les internes et les externes à gagner l'indulgence du jubilé.

Je vous assure que je suis édifié de la ferveur d'un grand nombre d'enfants et de personnes des deux sexes, qui accourent à notre sanctuaire.

Très vénéré Père, je voudrais pouvoir vous envoyer chaque jour des cadeaux et de bonnes nouvelles, afin de vous payer un peu des sacrifices que vous faites continuellement pour nous.

Faute d'autre nouvelle, j'aurai toujours, du moins, celle que je vous ai déjà donnée tant de fois et que vous aimez tant à vous entendre répéter... Vos fils, dans ces pays lointains, pensent toujours à vous, ils prient pour vous; faute d'autres cadeaux, j'ai toujours ceux que vous désirez plus que tous autres, de nouveaux cœurs de fils qui prennent place dans la famille Salésienne, déjà si grande, soit comme élèves, soit comme Coopérateurs.... Ces cœurs sont tout à vous. Tous nous nous

agenouillons à vos pieds pour vous souhaiter de bonnes fêtes de Noël, pour vous promettre des prières et des communions particulières dans la solennité qui s'approche, et recevoir votre bénédiction paternelle.

Toujours, en Jésus et Marie, je demeure tout à vous,

St. Paul, 2 décembre 1886.

*Votre fils très affectionné
et très reconnaissant*

LOUIS GIORDANO prêtre.

VII.

Lettre d'un illustre et ancien Missionnaire.

MON RÉVÉREND PÈRE,

De très bon gré, j'accepte et j'adhère pleinement à la proposition que votre Révérence a voulu me faire de devenir coopérateur salésien, pour l'œuvre sainte et vraiment humanitaire des missions d'Amérique.

Les besoins de tout genre, *quæque ipse miserima vidi*, dans lesquels se trouvent tant de nos malheureux frères complètement ignorants de Dieu, de l'âme, du mérite et du démerite, de la rédemption et de leur avenir, et même de ces commodités que l'homme s'assure par une vie intelligemment laborieuse et honnête; la fleur de ma santé, le meilleur de mes forces consacrés pendant dix-neuf ans, en qualité de missionnaire, Commissaire général et Préfet apostolique dans l'empire du Brésil, dans la République du Paraguay et en Afrique, à évangéliser ces peuples sauvages, à rendre, à tout prix, meilleures pour ces tribus errantes les conditions de la vie, tout cela me donne le droit de supposer que peu de personnes savent autant que moi, et très peu mieux que moi apprécier d'une manière convenable l'œuvre héroïque généreusement entreprise par cette pieuse maison salésienne, et habilement soutenue par le zèle et la prévoyance de votre Révérence.

Votre appel à la charité des Coopérateurs m'attendrit et m'émut à la première lecture. Les souvenirs se présentaient en foule à mon esprit; je repensais à ces malheureux à jeun pour l'esprit non moins que pour le corps, au navrant spectacle de ces campagnes sordides par défaut de culture, à cette nudité périlleuse, à cette ignorance déchirante! — Il me semblait entendre le râle et les lamentations du mourant, les cris du plus faible opprimé par le plus fort, la voix tremblante de la mère aflamée qui demande du secours pour ses enfants sur le point d'être les victimes de la faim!... Oh! béni soit Jésus-Christ, qui nous a donné le moyen de pouvoir courir au secours de l'humanité languissante; bénie soit la main qui donne une obole pour un but si grand; bénie soit votre œuvre, apôtre incomparable de la charité, qui, par la parole, par les écrits, et plus encore par les œuvres, vous vous étu-

diez, — en ces temps de froid égoïsme et de sordide intérêt personnel — à réveiller dans les âmes chrétiennes la sainte flamme de la charité.

Pauvre de profession, puisque, en ma qualité de fils, tout indigne que je suis, du pauvre d'Assise, je ne me suis jamais laissé prendre à la tentation de vouloir posséder des richesses. Et si parfois je me suis permis d'en caresser l'agréable pensée, c'était dans le pieux désir de les employer toutes pour le bien des missions, ce désir légitimait pour moi cette pensée et la faisait paraître sainte à mes yeux.

Ceci soit dit pour vous prouver le plaisir que me fait cette nomination, en vertu de laquelle j'ai le bonheur de me voir sur l'album des bienfaiteurs de mes frères lointains, et pour vous prouver en même temps en quelle estime je tiens l'œuvre que votre Révérence soutient avec tant de zèle et de chaleur. Comme preuve de l'une et de l'autre, voici ma très faible obole. C'est l'obole de la veuve ou du pauvre capucin qui se trouve dans une gêne telle, qu'il a la douleur de ne pouvoir répondre, selon son cœur et sa volonté, à son désir d'aider les autres.

Avec les sentiments de la plus haute estime, j'ai l'honneur de vous présenter mes devoirs, en me recommandant à vos prières.

Je suis de votre Révérence

Le très humble et très dévoué en J. C.

† F. SALVATORE M^a BRESSI

des MM. Capucins, Evêque de Bovino.

Bovino, palais épiscopal, le 9 décembre 1886.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS PENDANT L'ANNÉE 1886

- 33 Chalvet M. — *Grenoble (Isère).*
 34 (De) Chambord S. A. R. M^{me} la C^{tesse} — *Frohsdorf (Autriche).*
 35 Collard M^{me} Marie-Anne Pélagie — *Bourg-Argental (Loire).*
 36 Condy M^{me} — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 37 Couissinier M. l'Abbé — *Marseille (id.).*
 38 Coupé M^{me} — *Amiens (Somme).*
 39 Cucurny M. — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 40 David M. l'Abbé — *Floirac (Gironde).*
 41 Decaux M. Paul — *Paris (Seine).*
 42 Delattre-Jourdain M^{me} — *Amiens (Somme).*
 43 Delisle M. Félix — *Valognes (Manche).*
 44 Doutremépuich M. l'Abbé, Curé-doyen — *Samer (Pas-de-Calais).*
 45 Dubois M^{me} V^{ve} — *Paris (Seine).*
 46 Dubourg M. Martin — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 47 Duchâteau M^{me} Mélanie — *Guines (Pas-de-Calais).*
 48 Dupuis M. l'Abbé — *Etrejust (Somme).*
 49 Dupuy M^{me} Euphrosine — *Roubaix (Nord).*
 50 Escarras M^{me} — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 51 Eyssautier M^{me} V^{ve} — *Marseille (B^{es} du Rhône).*

- 52 Falguès M. le Ch^{ne} — *Perpignan (Pyrénées Orlès).*
 53 Féraud M. Benjamin — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 54 Ferrière M^{me} V^{ve} née Gervais — *Tarare (Rhône).*
 55 Flepo-Holbecq M^{me} Joseph — *Roubaix (Nord).*
 56 (de) Fleurieu M. le C^{te} Edouard Claret — *St. Germain-lès-Buxy (Saône-et-Loire).*
 57 Fontanelle M^{lle} Irma — *Pont-de-Vaux (Ain).*
 58 (du) Fougerais Mons^{sr} H. — *Paris (Seine).*
 59 Frémont M^{me} Mélanie née Huet du Pavillon — *Frohsdorf (Autriche).*
 60 des Garets M^{me} la C^{tesse} née de Franclieu — *Lyon (Rhône).*
 61 Gaullier des Bordes M^{me} la B^{onne} — *Paris (Seine).*
 62 Gauthier M. Marius — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 63 Gérauld de Langalerie Monsgr. Archevêque d'Auch (*Gers*).
 64 Giacobi M. le Ch^{ne} — *Nice (Alpes M^{mes}).*
 65 Gille M^{me} A. — *Paris (Seine).*
 66 Gilly M. — *Valence (Drôme).*
 67 Gonnard M. l'Abbé — *Escurolles (Allier).*
 68 Gouillet M^{me} V^{ve} — *La Guerche-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine).*
 69 Gounelle-Plagniol M^{me} — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 70 Grandvaux M. l'Abbé — *Paris (Seine).*
 71 Gras M. Adolphe — *Gardanne (B^{es} du Rhône).*
 72 Guibert S. E. Mgr. le Cardinal — *Paris (Seine).*
 73 Guidon M^{lle} Marie — *Paris (Seine).*
 74 Guys M. Alphonse — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 75 Haton de la Goupillière M^{me} V^{ve}, née Rose Eugénie Claire-Petit — *Paris (Seine).*
 76 Heidsieck M^{lle} Eugénie — *Reims (Marne).*
 77 Henrion M. François — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 78 Hivert M^{lle} Pierrette — *Lyon (Rhône).*
 79 Houlle M. l'Abbé, Curé — *Chartres (Eure-et-Loir).*
 80 d'Humières M. le C^{te} — *Beaulieu-sur-Ménoire (Corrèze).*
 81 Japiot M. l'Abbé, Curé — *Montigny-sur-Vingeanne (Côte-d'or).*
 82 Jaubert M^{me} — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 83 de Lafollière M. — *Tours (Indre-et-Loire).*
 84 Lambert M^{me} Delphine — *Marseille (B^{es} du Rhône).*
 85 Langdale M^{lle} Elisabeth — *Paris (Seine).*
 86 Largentau M. l'Abbé — *Bordeaux (Gironde).*
 87 de Laubinière M^{lle} C. — *Laval (Mayenne).*
 88 Laumard M^{lle} Eugénie — *Pignans (Var).*
 89 Laurens M. l'Abbé Charles — *Aubin (Aveyron).*

(à suivre)